BARTHÉLÉMY FOUGEA
présente

Sur le Chemin de l'école

Un film de PASCAL PLISSON

Dossier presse

Sur le Chemin de l'école

Un film de PASCAL PLISSON

On the Way to School

Un film de

PASCAL PLISSON

74 minutes/ France/ Doc. / 2013 / 5:1 / 1:1:85 / OV/df

DISTRIBUTION:
PRAESENS-FILM SA/ AG
Münchhaldenstrasse 10
Case Postale 919
CH-8034 Zürich
Tél.: +41 44 422 38 33
Fax: +41 44 422 37 93
info@praesens.com

PRESSE FRANCE & ALLEMEND:
TAMARA ARAIMI
Praesens-Film AG
Münchhaldenstr. 10
Case Postale 919
CH-8034 Zürich
Tél.: +41 44 422 38 35
M: +41 79 503 44 58
ta@praesens.com

PRESSE FRANCE:
Jean-Yves Gloor
205 Rte de Chailly
CH-1814 La Tour-de-Peilz
Tél.: +41 21 923 60 00
Mob.: +41 79 210 98 21
jyg@terrasse.ch

PRESSE ALLEMEND:
FILMBÜRO
Valerio Bonadei
Badenerstrasse 109
8004 Zürich
M: +41(0)79 653 65 03
valerio@filmbuero.ch

Photos et dossier de presse téléchargeables sur
www.praesens.com

Synopsis

Ces enfants vivent aux quatre coins du globe mais partagent la même soif d'apprendre. Ils ont compris que seule l'instruction leur permettra d'améliorer leur vie, et c'est pour cela que chaque jour, dans des paysages incroyables, ils se lancent dans un périple à haut risque qui les conduira vers le savoir.

Jackson, 10 ans, vit au **Kenya** et parcourt matin et soir quinze kilomètres avec sa petite sœur au milieu de la savane et des animaux sauvages…

Zahira, 11 ans, habite dans les montagnes escarpées de **l'Atlas marocain**, et c'est une journée de marche exténuante qui l'attend pour rejoindre son internat avec ses deux amies...

Samuel, 11 ans, vit en **Inde** et chaque jour, les huit kilomètres qu'il doit accomplir sont une épreuve parce qu'il n'a pas l'usage de ses jambes. Ses deux jeunes frères poussent son fauteuil roulant bricolé jusqu'à l'école...

C'est sur un cheval que **Carlito, 11 ans**, traverse les plaines de **Patagonie** sur plus de vingt-cinq kilomètres. Emmenant sa petite sœur avec lui, il accomplit cet exploit deux fois par jour, quel que soit le temps…

SUR LE CHEMIN DE L'ÉCOLE nous plonge dans ces quotidiens hors norme, aux côtés de ces enfants dont la volonté mise au service d'un rêve les guide sur un chemin que nous avons tous emprunté, mais jamais de cette façon-là.

On se demande souvent quelle planète laisserons-nous à nos enfants, mais quels enfants laisserons-nous à la planète ?

Découvrez la bande-annonce du film

Dans la Kspule : http://www.kpsule.me/surlechemindelecole

Sur Youtube : http://youtu.be/aEHQePgNXNU

En Téléchargement : http://bit.ly/14LrKv5

PORTRAIT DES ENFANTS

SAMUEL, 11 ans, Inde

Samuel est l'aîné d'une famille de trois enfants. Né prématuré, il est handicapé et ne peut pas marcher. Dans son village d'origine, aucune école n'acceptait Samuel. Esther, sa maman, a décidé de déménager pour que son fils puisse suivre une scolarité normale. Toute la famille habite maintenant à Kuruthamaankadu, un village de pêcheurs situé dans le **sud de l'Inde**, au bord de la mer du Bengale. Dans la hutte, faite de feuilles de palme, il n'y a ni eau ni électricité.

À Periyapattinam, toute l'école est mobilisée pour que le jeune garçon puisse suivre les cours. Samuel est le seul de la famille à savoir lire. Cela lui demande de la concentration, mais aussi un effort physique. Sa diction n'étant pas très bonne, il doit forcer sur sa voix pour se faire comprendre. Esther aime que son fils lui raconte des histoires**. En Inde, l'école n'est obligatoire que depuis 2010**, **mais aujourd'hui encore, la plupart des familles n'ont pas les moyens d'y envoyer tous leurs enfants.**

Samuel ne peut rien faire seul. **Sa relation avec ses deux jeunes frères est incroyable**. Pour aller à l'école, chaque jour, pendant plus d'une heure, les deux frères le tirent et le poussent dans un fauteuil bricolé avec des objets récupérés, sur plus de **huit kilomètres** de chemins sablonneux, à travers des rivières et des palmeraies.

Samuel souhaite devenir médecin pour aider les enfants qui, comme lui, souffrent de handicaps.

ZAHIRA, 12 ans, Maroc

Zahira est une jeune Berbère de douze ans qui habite un village perdu de la vallée d'Imlil, au cœur des plus hauts sommets de l'**Atlas marocain**. L'hiver, **les températures peuvent descendre jusqu'à –20°C**, avec plusieurs mois de neige.

Dans ces villages reculés, les populations sont loin de placer la scolarisation de leurs enfants en tête des priorités. **Encore aujourd'hui, dans les villages alentour, beaucoup de pères ne souhaitent pas que leurs filles quittent le village pour aller à l'école.** La jeune Zahira et sa famille vivent à quinze sous le même toit.

Comme tous les lundis, Zahira se lève à l'aube et quitte son village pour se rendre au foyer d'Asni, situé à plus de **trente kilomètres**, où elle est scolarisée en classe de sixième. Zahira doit franchir des cols et des vallées, souvent dans des conditions extrêmes. Après une longue marche solitaire, Zahira

retrouve ses copines, Zineb et Noura, qui habitent dans une autre vallée. En cheminant, elles récitent leurs leçons, parlent de leur vie au foyer et à l'école. Zahira marche toujours en tête, menant le trio. Elles s'amusent et plaisantent, mais s'inquiètent toujours de savoir si elles trouveront un transport une fois sur la route, car rares sont ceux qui acceptent de prendre des filles.
Très assidue, Zahira a toujours été parmi les premières de sa classe. Ses excellents résultats lui ont d'ailleurs valu une bourse. Sa famille est très fière d'elle. Elle est la première génération à se rendre à l'école.

Plus tard, Zahira souhaite devenir médecin pour aider et soigner les pauvres.

JACKSON, 11 ans, Kenya

Jackson est un jeune Kenyan âgé de onze ans de la tribu des Sumburu. **Tous les jours, Jackson risque sa vie pour rejoindre son école**, située à plus de **quinze kilomètres** de chez lui. Sa sœur Salomé, âgée de six ans, l'accompagne sur le chemin de l'école. À la saison sèche, il n'est pas rare que Jackson et Salomé partent le ventre vide de la maison.

Ce territoire immense est dangereux. Des bandes armées pillent les villages, et les éléphants, très agressifs, n'hésitent pas à poursuivre et à tuer ceux qu'ils croisent sur leur chemin.

À onze ans, Jackson gère déjà les revenus de la famille, ainsi que les relations souvent difficiles avec le voisinage.

Sur le chemin de l'école, Jackson impose un rythme très soutenu. Lorsque Salomé est fatiguée ou quand elle a peur, il lui prend la main, la rassure, lui raconte des histoires ou lui chante des chansons – uniquement en terrain découvert. **Jackson et Salomé sont très proches.** Cela fait des années que Jackson veille sur elle et la protège. Il veut qu'elle étudie comme lui pour qu'elle puisse se défendre et choisir elle-même son avenir. Il est toujours là lorsqu'elle a un problème, même à l'école.

Malgré sa situation familiale très difficile, la motivation de Jackson pour aller à l'école est immense et inébranlable. Non seulement ce jeune garçon de onze ans risque sa vie tous les jours, mais il est aussi brillant. Lors des premières évaluations, il a obtenu d'excellents résultats et s'est vu attribuer une petite bourse pour l'aider à étudier. Chaque année, il doit payer son uniforme et ses stylos. Son uniforme est son bien le plus précieux ; il en prend soin personnellement.

Même s'il n'a jamais vu d'avion, Jackson rêve de devenir pilote et de découvrir le monde.

CARLITO, 11 ans, Argentine

Depuis l'âge de six ans, chaque matin de la semaine, Carlito parcourt plus de **vingt-cinq kilomètres à cheval** à travers les montagnes et les grandes plaines de la **Patagonie** pour se rendre à l'école.

Fils de berger, Carlito vit en pleine nature, isolé au cœur de la Cordillère des Andes. Avec son père Gilberto, sa mère Nelida et sa petite sœur Micaela, il habite une petite maison d'à peine vingt mètres carrés. Les parents dorment à même le sol pour laisser la minuscule chambre aux enfants. Même si leur vie est très simple, elle est heureuse.

Carlito aime l'école, il adore s'instruire et apprendre. Il veut rester dans sa région, près des siens, et devenir vétérinaire. Cette année, Carlito ne part plus seul à l'école. Sa petite sœur Micaela, âgée de six ans seulement, l'accompagne tous les matins.

Pour ce périple, ils traversent des paysages magnifiques et escarpés à travers lesquels le cheval, appelé Chiverito, est bien plus qu'une simple monture. Sur des sols parfois instables et sous une météo qui peut être très dure, la complicité entre l'enfant et l'animal doit être totale. Des paysages magnifiques à l'ambiance mystique de la grande plaine, **Carlito et sa sœur accomplissent une véritable odyssée chaque jour pour aller vers le savoir.**

SUR LE CHEMIN DE L'ÉCOLE
Rencontre avec
Pascal Plisson, réalisateur
et Barthélémy Fougea, producteur

Pascal Plisson : « SUR LE CHEMIN DE L'ÉCOLE est né d'une rencontre improbable, qui m'a bouleversé. J'étais en repérage pour un film animalier, près du lac Magadi, au nord du Kenya. Avec le chauffeur qui m'accompagnait, nous avions arrêté la voiture pour observer. Il faisait 35 degrés, c'était un jour blanc, la lumière était aveuglante. Au loin, j'ai vu se profiler des formes bizarres dont les contours ondulaient dans les volutes de chaleur. Impossible de savoir s'il s'agissait de zèbres, d'autres animaux ou d'humains. Ces formes sont directement venues vers nous et j'ai vite identifié trois jeunes guerriers Massaï. Je connais bien ce peuple et j'ai tout de suite remarqué l'étrange sacoche en toile de jute qu'ils portaient sur le dos. C'était très inhabituel. Ils m'ont expliqué que c'était un cartable et qu'ils étaient partis de chez eux avant l'aube, courant depuis deux heures, pour rejoindre une école située derrière la colline, au-delà du lac. Très fier, le plus jeune m'a montré son ardoise et son stylo. Pour ne pas être en retard, ils sont vite repartis… et je suis resté sous le choc.

« Je voyage depuis toujours. J'ai croisé beaucoup de gamins dans leur genre, partout sur le globe, sur le bord des routes, dans la savane, dans les forêts, mais jusque-là, je n'avais jamais pris conscience des exploits que ces enfants accomplissent pour accéder au savoir. Cela m'a bouleversé. Peut-être parce que j'ai moi-même quitté l'école très tôt pour courir le monde. Peut-être parce que depuis, je me suis rendu compte que continuer mes études m'aurait été utile. Moi qui pouvais aller à l'école si facilement, j'ai choisi de m'en éloigner. Lorsque, aujourd'hui, je vois mes filles qui râlent un peu le matin pour y aller alors que ceux que j'ai croisés au milieu de nulle part risquent souvent leur vie pour s'y rendre, ça m'interpelle. Le savoir est fondamental. L'école est une chance. Découvrir ces

enfants prêts à tout pour accéder au savoir m'a profondément ému. Ces jeunes Massaï ont renoncé à être des guerriers pour aller vers l'éducation. J'ai voulu faire ce film sur ces enfants. »

Barthélémy Fougea : « Lorsque Pascal est venu me voir avec ce projet, le sujet m'a tout de suite parlé. J'ai toujours eu l'ambition de faire des documentaires pour la jeunesse, ce qui n'existe quasiment pas. J'avais déjà produit une série sur de tout jeunes musiciens – « Passions d'enfants » – et cela m'avait enthousiasmé.

« Pour moi, le documentaire a une mission de transmission, d'apprentissage, mais on ne parle pas à un adulte comme on parle à un enfant. Quand on s'adresse à un enfant, il faut qu'il s'identifie à ce qu'il voit et qu'il retrouve les codes qui lui sont propres. C'était le cas ici, et le propos pouvait aussi toucher des adultes. Je recherche aussi une universalité des thèmes, car produire du documentaire se fait aujourd'hui de manière internationale. SUR LE CHEMIN DE L'ÉCOLE aborde un thème qui concerne tout le monde, au-delà des clivages géographiques, culturels, religieux ou politiques. Le projet renferme une puissance immédiate qui rencontre un écho intime en chacun.

« Nous avons rencontré Jean-François Camilleri, le président-directeur général de Walt Disney Company France, qui s'est tout de suite engagé à nos côtés. Il a été notre premier soutien, et son appui nous a permis de lancer le processus de production.

« De la préparation à la postproduction du film, j'ai travaillé très étroitement avec Pascal. J'aime produire en étant concerné. Je ne suis pas uniquement un producteur qui s'occupe de montages financiers. Je m'intéresse à l'éditorial. C'est un aspect qui me fascine, et ce sujet-là me touchait particulièrement. »

CEUX QUI FONT LE CHEMIN…

Pascal Plisson : « Nous avons cherché des enfants qui non seulement se battent pour aller à l'école, mais qui en plus ont la lucidité de leur situation et se rendent compte que leur démarche est essentielle pour leur avenir. Il existe beaucoup d'enfants qui ne sont pas scolarisés pour le savoir qu'ils peuvent acquérir – parfois, l'école représente surtout leur seule chance d'avoir un repas par jour. »

Barthélémy Fougea : « Pour découvrir les enfants, nous avons fait un véritable travail d'enquête. On est vraiment dans du documentaire. Nous nous sommes appuyés sur l'Unesco, légitime sur ce propos, sur Aide et Action, une grande association qui travaille sur l'accès à l'éducation à travers le monde, et sur les contacts que Pascal et moi, qui faisons du documentaire depuis trente ans, pouvons avoir partout dans le monde. On a sollicité toutes nos connaissances. C'est là que nous avons découvert le premier effet fantastique de cette aventure : dès que l'on expliquait le projet, tout le monde accrochait et souhaitait nous aider.

« Pour trouver un enfant qui met longtemps à aller à l'école, il faut d'abord trouver l'école. L'Unesco et Aide et Action ont fait des recherches sur leurs propres programmes. On a trouvé des

écoles atypiques structurellement ou géographiquement, à qui nous avons demandé quels étaient les élèves qui effectuaient le pire chemin pour s'y rendre… On a recueilli une soixantaine d'histoires venues du monde entier. Toutes étaient magnifiques et représentaient à chaque fois des combats plus beaux les uns que les autres. Faire un choix a été très difficile. Il fallait que les sujets apportent quelque chose au projet, à son esprit.

« Nous avons par exemple trouvé un très joli sujet en Chine. Je finissais un film sélectionné à un festival chinois et j'en ai profité pour partir en repérage. J'ai trouvé l'enfant. Parallèlement, Aide et Action nous a parlé d'une petite fille au Maroc dans un environnement assez similaire. En Chine, les choses ont changé dès que l'on a dit que le sujet nous intéressait, car pour les Chinois, il n'existe officiellement aucun problème d'accès à l'éducation et le fait même de faire ce film impliquait qu'il pouvait y en avoir. C'était inacceptable pour eux. En quinze jours, ils ont sécurisé le parcours des enfants, lui retirant une partie de sa force et de sa réalité.

« L'ensemble du film a été très complexe à équilibrer. Il fallait éviter l'effet catalogue ; chaque histoire devait avoir son propre sens dans le thème général. À chaque fois, même si on avait repéré, on ne savait pas ce que Pascal pourrait rapporter. Au départ, on était partis sur cinq histoires. On a commencé par tourner au Kenya parce que Pascal connaît très bien le pays. Il y a beaucoup tourné, il y avait de nombreux relais et appuis sur place. C'est vraiment son deuxième pays de cœur. »

RISQUER SA VIE POUR APPRENDRE

Pascal Plisson : « J'ai travaillé dix ans au Kenya, à faire des films sur les animaux, sur les Massaïs, les populations… Je connais bien le Nord, où je savais que les écoles étaient très loin des lieux d'habitation. Je suis allé en visiter une dizaine, séparées de plusieurs journées de route. Une de mes propres filles m'a accompagné. À chaque fois, je demandais à réunir tous les enfants. Ensuite, je les interrogeais pour savoir qui accomplissait plus de dix kilomètres pour venir. Je me suis ainsi retrouvé avec une quinzaine d'enfants, qui habitaient à 10, 15 et même 20 kilomètres. **Jackson** est tout de suite sorti du lot. À l'époque, il avait onze ans et sa maturité, sa détermination m'ont tout de suite frappé. Il m'a déclaré qu'il avait toujours imaginé qu'un jour, quelqu'un comme moi viendrait le chercher pour l'aider à s'en sortir. Il était persuadé qu'avec l'effort qu'il faisait pour aller à l'école, quelqu'un viendrait l'aider. Sa lucidité et son espoir m'ont bluffé. Jackson n'avait jamais vu un film ni même une télévision. Il ne savait pas comment on fait une image.

« Je suis allé chez lui pour mieux le connaître et rencontrer ses parents. Jackson vit dans une petite hutte en paille avec six autres personnes, à même la terre. Ils ne mangent souvent que le soir. Il s'est rendu compte très jeune que l'école était le seul moyen de s'en sortir. Il veut absolument s'éduquer, apprendre pour avoir un métier, aider sa famille, et ne pas avoir la vie de ses parents. Cet enfant m'a ému. Il m'a touché par sa réflexion. Lorsque je l'ai vu laver ses vêtements dans les trous d'eau qu'il creuse dans le sable comme on le voit au début du film, j'étais impressionné. Jackson m'a alors dit une chose qui reflète bien son esprit : « Ce n'est pas parce que je suis le plus pauvre que je dois arriver sale à l'école ».

« J'ai suivi le trajet de fou qu'il accomplit pour aller à l'école, 15 km matin et soir, à travers les montagnes, parmi les éléphants. Chaque année, quatre ou cinq enfants se font tuer par des éléphants sur le chemin de l'école. Tous les matins, le professeur compte les élèves pour repérer les absents. Certains ne reviennent jamais. Jackson a failli se faire tuer plusieurs fois.

« L'amour qu'il témoigne à sa petite sœur et sa responsabilité envers elle m'ont aussi beaucoup touché. Elle ne peut pas aller à l'école sans lui. Elle pourrait se faire kidnapper et violer sur le chemin. Régulièrement, les deux enfants croisent des bandes armées qui enlèvent les plus jeunes pour les emmener au Soudan. Pour la petite, le seul moyen d'aller à l'école, c'est de rester collée à lui. Et comme il veut arriver à l'heure le matin, elle n'a pas le choix et doit aller vite.

« Pour être au plus près de Jackson et le filmer sur son trajet, nous avons monté un camp au milieu de nulle part parce que la première ville était à plus d'une heure de voiture. On a campé en brousse avec sept rangers pour nous protéger des animaux et des brigands. Ce sont des endroits réellement dangereux. »

CHERCHER UN ESPRIT, TROUVER UN SENS

Barthélémy Fougea : « Au moment où Pascal terminait de tourner au Kenya, la Chine était en train de se compliquer et nous venions de découvrir la petite Zahira au Maroc. Il y avait aussi l'Australie qui se préparait, et c'est un cas qui donne une idée de notre approche et des choix que nous avons dû faire. L'Australie nous intéressait particulièrement parce que les enfants qui habitent dans l'outback sont à 700 km de leur école. Ils ne vont pas à l'école, c'est l'école qui vient à eux. Au début, l'enseignement se faisait par radio. Aujourd'hui c'est par Internet, avec livraison des devoirs par avion. Lorsque l'enfant atteint ses 12 ans, il part en ville, à l'école, pour la première fois, autant pour se socialiser que pour apprendre, car jusque-là, perdus dans des espaces immenses, ces enfants ne vivent qu'avec leur famille, quasiment sans aucune relation. Ils ne connaissent rien de la société, au point de ne pas savoir traverser une rue. Ils ne possèdent aucun des codes de la vie en communauté. Cette situation nous intéressait. Pour chaque enfant présenté dans le film, nous voulions qu'il y ait un thème sous-jacent à l'histoire, même si nous ne souhaitions pas le mettre en exergue : l'accès à l'éducation des filles, une infirmité, la socialisation…

« Pascal est donc parti tourner en Australie, mais nous avons ressenti une déception à plusieurs niveaux. Nous avons découvert que les enfants sont finalement très encadrés, très soutenus et que du coup, l'envie d'aller à l'école ne vient pas complètement d'eux. Ils y sont poussés mais n'ont pas forcément une grande motivation. C'est une obligation, qui prend des apparences spectaculaires de par la géographie du pays mais qui finalement, ressemble assez à ce que nous vivons chez nous. Ils n'ont pas cette extrême motivation qui est celle de Samuel, Zahira, Jackson ou Carlito pour accéder à l'éducation. Nous perdions le cœur de notre sujet et nous avons décidé de ne pas associer cette histoire à celle des autres. »

TOUS LES PARCOURS POUR UNE SEULE ENVIE

Pascal Plisson : « **Zahira** a été repérée par l'association Aide et Action dans un village berbère de l'Atlas marocain. Elle veut devenir docteur. Je suis allé la rencontrer en pleine montagne, et j'ai découvert une petite fille brillantissime, très lucide, avec une famille, un père berbère qui a bien

compris que l'école était très importante pour sa fille. Zahira bénéficie d'une vraie solidarité familiale. Et l'on se rend compte que l'enfant ne peut rien faire si la famille n'est pas présente. L'accès au savoir est une aventure familiale. Si son père avait voulu la garder pour les tâches ménagères, s'il avait planifié une union, ce serait terminé. La solidarité familiale est très forte au Maroc. Et c'est ainsi que Zahira se lance sur cet incroyable chemin avec ses deux amies. Elles passent deux cols, et en hiver c'est très dur. Ensuite, il faut qu'elles trouvent une voiture, et rares sont les personnes qui acceptent de les prendre en stop. Elles partent le dimanche pour l'internat, et reviennent le vendredi soir. Zahira a une belle personnalité. Elle est très ouverte vers le monde, vers les autres. Elle veut convaincre les pères qui retiennent leurs enfants dans la montagne de les envoyer à l'école. »

Barthélémy Fougea : « Chacun des enfants fut une découverte, sauf **Samuel**, en Inde. Son histoire nous est parvenue grâce à un coproducteur indien basé à Pondichéry avec lequel j'ai travaillé il y a quinze ans. Il nous a envoyé un article sur Samuel paru dans un journal local. »

Pascal Plisson : « On a hésité en lisant l'article parce qu'on ne voulait pas avoir l'air de jouer sur le misérabilisme d'un handicapé. On a redouté les clichés que certains risquaient de nous mettre sur le dos. Mais l'histoire de Samuel était plus forte que les a priori, notamment parce qu'il y avait aussi ses deux frères et une fantastique entraide entre eux. C'est grâce à ses deux jeunes frères qu'il peut aller à l'école. Je suis donc parti en repérage dix jours. J'ai trouvé Samuel dans son fauteuil, très fatigué, mais dès que les trois frères ont été ensemble, j'ai vu son visage s'illuminer. Quand j'ai vu ce fauteuil, sa maman, l'endroit où il vivait et le chemin qu'il accomplissait tous les jours pour aller à l'école, la relation qu'il avait avec ses copains, tout l'environnement qui les aidait pour sortir de tout ça, j'ai trouvé qu'il y avait une histoire humaine exceptionnelle. Ils m'ont fait pleurer. Ces trois gamins ont une puissance incroyable : ils ont de l'humour alors qu'ils en bavent tous les jours. Leur solidarité crève l'écran. C'est un hymne à la vie. »

Barthélémy Fougea : « J'ai seulement participé au dernier tournage en Argentine parce que c'était la dernière histoire et que je connais très bien le pays. Cela me semblait important pour clore le film. J'avais identifié 9 enfants en Patagonie du Nord, et on est partis en repérage avec Pascal. On a rencontré **Carlito**, et son histoire était superbe. On est allés voir son école, on leur a expliqué le projet qu'ils ont tout de suite aimé. Comme à chaque fois, nous gardions un principe fondamental à l'esprit : l'enfant n'est pas un acteur. On tourne sa vraie vie, donc il ne faut pas le payer. Il faut par contre l'aider à étudier encore mieux. S'il va à l'école, il faut qu'on aide son établissement. L'école était tout à fait partante. On en a aussi parlé aux parents de Carlito, qui trouvaient cela formidable et approuvaient le projet. Quand on en a parlé à l'enfant, il a dit non… parce qu'il ne voulait pas rater l'école ! Dans la logique qui lui donnait son intérêt à nos yeux, il avait parfaitement raison. On ne voulait surtout pas insister. Sinon nous serions allés complètement à contresens de ce que nous voulions…

« Pascal a eu l'idée de transformer ce tournage en projet éducatif qui pourrait, à travers Carlito, apprendre à tous ses camarades ce qu'est un film et comment on le fabrique. Sous cet angle, le petit a accepté et s'est vraiment engagé. On leur a présenté le matériel, on les a associés à toutes les étapes techniques, et Carlito a pu apprendre, pour lui et pour sa classe.

Pascal Plisson : « En Amérique latine, certains enfants vont encore à l'école à cheval. On a trouvé Carlito au milieu de la Cordillère des Andes. Sa famille et lui vivent dans une maison modeste mais ne sont pas pauvres. Ils sont un peu perdus dans la nature, et vivent modestement mais bien. L'Argentine est un pays qui a toujours éduqué ses enfants. Les écoles sont partout. Ce qui est intéressant, c'est la relation entre Carlito et sa petite sœur. Elle fait le trajet avec lui, à cheval, en croupe. Carlito est intéressant parce qu'il veut vivre chez lui, sur la terre de ses parents. Il veut être vétérinaire et n'a pas envie d'aller voir le monde. Il est aussi entouré par une famille très positive. »

CAPTER LES VIES

Pascal Plisson : « Ces enfants ne sont pas des acteurs et je ne voulais pas qu'ils essayent de jouer la comédie. Je souhaitais qu'ils vivent leur vie comme d'habitude. Pour parvenir à ce qu'ils soient naturels malgré notre présence, il fallait qu'ils aient confiance. Pour établir ce lien, j'ai passé énormément de temps avec eux. Je suis allé les voir, je leur ai parlé. Seul, sans caméra. J'ai passé beaucoup de temps à discuter avec eux, de leurs envies, de leurs rêves… Et puis ce sont des enfants qui s'intéressent à vous, donc il faut raconter aussi votre propre histoire. Ce n'est pas à sens unique. J'ai un rapport très direct avec les enfants. J'ai tout de suite créé des liens très forts avec eux, très émotionnels, comme à travers tous les films que j'ai faits. J'ai aussi fait le chemin de l'école plusieurs fois avec chacun, pour saisir concrètement comment ça se passait, ce qui leur arrivait… J'étais souvent seul, sauf en Argentine où Barthélémy était présent.

« Je me suis toujours adapté à leur situation. Je voulais qu'ils aient du plaisir à faire ce film. Je souhaitais qu'ils comprennent ma démarche, et que ce soit une expérience qu'ils aient envie de partager avec moi. On a dialogué, plaisanté, fait les idiots ! J'ai vécu avec eux. Les enfants m'ont donné ce qu'ils avaient envie de me donner. Je ne leur ai rien demandé. Ils m'ont donné en fonction de la relation que j'avais avec eux. Le film tient à cela. »

Barthélémy Fougea : « Pour chaque histoire retenue, Pascal allait d'abord en repérage dix jours, puis il repartait ensuite avec un chef opérateur et un ingénieur du son. Ils tournaient avec une caméra 2 K. Localement, ils étaient appuyés pour la régie, la logistique – soit environ six ou sept personnes, sauf en Inde où ils étaient douze. Pour chaque enfant, on était parti du principe de tourner douze jours maximum, pour ne pas les lasser et trop interférer dans leurs vies.

Le tournage de l'ensemble s'est étalé de février à octobre 2012. À chaque retour de Pascal, nous commencions à analyser les rushes – environ huit à neuf heures pour chaque histoire. C'était à la fois un bonheur de découvrir ce que Pascal rapportait parce qu'il y avait là une matière humaine extraordinaire, mais aussi une angoisse parce qu'il ne faisait que capter une réalité et qu'elle devait

se suffire à elle-même. Tout dépendait des enfants, de leur charisme et de leur volonté de transmettre. Il partait à chaque fois avec une idée de narration, mais cela restait une idée. Il a souvent fallu s'adapter pour coller à la réalité. Très vite, les images du Kenya m'ont confirmé que les choix techniques étaient les bons. Même s'ils étaient lourds, notamment avec des optiques cinéma, cela donnait des images superbes. »

Pascal Plisson : « Pour plus de mobilité, nous n'étions que trois pour tourner. On n'a même pas amené de lumière. Les enfants n'avaient jamais vu une caméra, ni une équipe de tournage. La seule chose que je leur demandais était de ne jamais regarder l'objectif. Sinon, je voulais qu'ils bougent comme ils ont l'habitude de le faire. C'est du reportage, sans mise en scène. On a cavalé comme des fous pour être là où il fallait. Je connaissais le chemin qu'ils empruntaient parce que je l'avais déjà beaucoup fait avec eux. Je savais par où ils passaient.

« Je les laissais faire leur trajet et j'allais me positionner pour les filmer au passage, un tronçon par jour. Lorsque Jackson s'est fait attaquer par les éléphants, j'étais là. J'ai bien senti que lui et sa sœur étaient inquiets, et au moment où je me trouvais avec eux, des éléphants ont cassé des branches tout près, ils ont eu peur et se sont enfuis. On les a suivis. Cette situation est presque banale pour eux. Après l'alerte, on a simplement refait le moment où ils se réfugient dans le canyon. Je ne voulais pas mettre ces enfants en danger en les amenant près des éléphants. »

« Cela peut paraître surprenant, mais le fait d'avoir réalisé beaucoup de documentaires animaliers m'a vraiment aidé. C'est un genre qui demande un sens aigu de l'anticipation. Il faut savoir se trouver au bon endroit. Quand je vois qu'un guépard marche d'une certaine manière, à la forme de son ventre, à son regard, je devine qu'il y a des gazelles et qu'il est en chasse. C'est à moi de me positionner par rapport à lui dans un rayon qui n'interfère pas dans sa chasse, pour essayer d'attraper le maximum d'axes possibles. C'était la même chose avec les enfants.

« Depuis vingt ans, je filme soit les animaux dans la nature, soit les hommes dans la nature… J'adore être à la fois proche des personnages dans la nature, et aussi être très large de manière à les situer dans un décor particulier. À chaque fois, c'est la même chose : être proche d'eux dans l'émotion, et toujours les resituer dans un décor pour montrer au public l'environnement dans lequel ils se trouvent.

« Je n'ai pas fait que du documentaire animalier puisque, au début, je faisais des films sur les hommes dans la nature. J'ai suivi des camionneurs en Sibérie, j'ai traversé la Sibérie pour aller voir des peuples dans la toundra pendant pas mal de temps. Ce qui m'intéresse avant tout, c'est l'émotion.

« Il fallait aller vite, les suivre. On a beaucoup tourné à l'épaule. Jackson va très vite quand il marche avec sa sœur… On avait souvent du mal à tenir leur rythme ! Il a 12 ans, pèse 45 kg, il cavale toute la journée… Heureusement que je connaissais parfaitement le chemin qu'ils empruntent, sinon on les aurait perdus !

« Le film s'est aussi nourri de tout ce que personne ne peut prévoir. Par exemple, quand Samuel arrive à l'école et que son jeune frère lui rajuste sa chemise, le coiffe et l'embrasse, je ne l'avais pas anticipé. Nous étions simplement là au bon endroit, au bon moment, pour recueillir ces gestes magnifiques. Dans un registre moins positif, la roue du fauteuil qui casse, nous ne l'avions pas

vu venir non plus. Ça arrive, c'est comme ça. Et il s'est avéré que le magasin à qui ils demandent de l'aide était juste au coin de la rue. »

LES VOIX DE LA RÉALITÉ

Pascal Plisson : « Au Kenya, ils parlent le swahili et le massaï… Je comprends bien le swahili. En Patagonie, c'est l'espagnol, avec lequel je me débrouille un peu. Au Maroc, je ne comprends rien, tout comme en Inde. J'avais un interprète à chaque fois, mais il ne traduisait pas toujours l'intégralité des paroles des enfants. Ce n'est que lors du montage, lorsque j'ai demandé une transcription de leurs propos, que j'ai découvert ce qu'ils disaient.

« Au départ, on avait prévu une voix off qui couvrait tout le film. Et quand on s'est aperçus que ce que disaient les enfants était hallucinant, que le film tenait avec leurs propos et leurs voix, j'ai demandé à retirer la voix pour les laisser vivre. Quand Jackson demande à sa sœur d'accélérer, c'est de son propre chef. Quand on filme les enfants qui parlent du train ou rêvent de voir les États-Unis, je suis loin, je n'entends même pas ce qu'ils disent. »

Barthélémy Fougea : « Définir la musique qui allait accompagner l'ensemble n'a pas été simple. Pour moi, la musique orchestrale est constitutive de la grande émotion au cinéma. Et pourtant, pour l'avoir utilisée sur « Passions d'enfants », je sais qu'une grande formation orchestrale sur des images d'enfant, ça nous éloigne. L'idée était donc d'avoir une musique qui nous permette de garder la proximité avec l'enfant sans utiliser de musique ethnique. Il fallait une musique plus transversale, qui nous aide à passer d'une histoire à l'autre. Laurent Ferlet, avec qui j'avais déjà travaillé, a réussi avec nous à définir ce mélange particulier, que nous avons ajusté par étapes. »

AUJOURD'HUI

Pascal Plisson : « Il est impossible de s'immerger dans ce genre de projet et d'en ressortir comme si rien ne s'était passé, en laissant les gens là où on les a rencontrés. Je vois toujours les enfants. J'entretiens une relation avec eux qui est très forte. Ça me fait quatre enfants en plus ! De toute façon, on ne peut pas faire un film comme ça sans en sortir indemne. Ce sont des enfants qui s'investissent en vous, parce qu'ils vous font confiance. Je ne peux pas raconter n'importe quoi sur ces enfants. C'est moi qui suis venu les voir.

« J'ai changé Jackson d'école pour qu'il apprenne mieux. Je lui ai trouvé un parrain qui s'occupe de sa scolarité et de celle de sa sœur parce qu'il n'était pas question de les séparer pour toutes les raisons évoquées. Je suis retourné les voir en février dernier. Elle qui était si timide, qui ne regardait jamais dans les yeux, a littéralement explosé : elle parle anglais, elle est pleine de joie de vivre… Jackson n'était jamais monté dans une voiture, il n'était jamais allé en ville. Je l'ai emmené pour lui acheter un uniforme et il a découvert ce qu'était un grand magasin.

J'ai trouvé aussi un parrain à Samuel, qui leur construit une maison. Je le suis médicalement, on lui a trouvé un vrai fauteuil…

Les besoins de Carlito et de Zahira sont différents, et nous avons travaillé avec les écoles ou les associations qui les appuient. Je n'ai pas pour habitude de venir, de prendre et de partir. »

TRANSMETTRE UNE ÉMOTION

Barthélémy Fougea : « Pour nous, ce projet dépasse de loin le fait de faire un film. C'est une aventure humaine. Ces enfants nous ont offert une leçon de vie. »

Pascal Plisson : « Dans quasiment toutes les familles que j'ai rencontrées, ces enfants représentent la première génération qui va à l'école : les parents de Jackson n'y sont pas allés, ceux de Samuel non plus, et ceux de Zahira non plus… Et je ne suis pas sûr que ceux de Carlito y soient allés. Il y a à peine quinze ans, on disait encore qu'il était ridicule d'envoyer les enfants à l'école parce qu'on les arrachait à leur culture. Les choses ont changé. Même dans les endroits les plus reculés du monde, les gens se rendent compte que l'accès au savoir est une chance. Au lieu de retenir les enfants confinés chez eux, ils les envoient à l'école. Les jeunes sont conscients de leur chance. Ils prennent tout, ils veulent tout savoir, ils veulent voyager, découvrir le monde, vivre des expériences. Ils veulent aider leurs familles parce qu'ils sont les seuls à pouvoir le faire aujourd'hui. D'ici une quinzaine d'années, partout, on va voir débarquer des profils passionnants, des gens surgis de nulle part, et qui ont tellement eu soif d'apprendre qu'ils se sont élevés aussi bien sur le plan humain qu'intellectuel. C'est une chance pour notre monde. »

Barthélémy Fougea : « Je suis d'abord content parce que, malgré les doutes et les obstacles, nous avons réussi à finir le film. Il correspond à la promesse que nous nous étions faite, vis-à-vis du public et vis-à-vis des enfants. »

Pascal Plisson : « Un film, c'est une vision. Je me suis battu pour aller au bout de la mienne. Barthélémy et Jean-François ont été de précieux appuis.

« Ce film me transporte. Je n'oublierai jamais cette histoire. J'espère montrer au public qu'il existe d'autres réalités et que l'accès au savoir est fondamental pour tous les enfants du monde. En France, nous avons la chance d'avoir des écoles au coin de la rue, mais c'est loin d'être le cas partout. C'est le message que j'aimerais transmettre, illuminé de l'espoir et de l'énergie que ces enfants nous offrent.

« Il faut aider chaque enfant à valoriser son potentiel, que ce soit au fond de la brousse, dans les montagnes ou dans nos cités. Plus l'environnement est compliqué, plus ils sont motivés. Ne nous privons pas de ces réserves de talents. Si on leur donne une chance de s'en sortir, nous y gagnerons tous. »